

Und das ist der Sinn von meiner Legende vom Leben zu zweit.

Wenn ich vor Fremden erscheinen soll zieht mich das offizielle Lächeln quer. Zweifellos ist das eine Dressur: man macht ein freundliches Gesicht beim Gutentagsagen und auf diese Weise werden noch heute, lächelnde kleine Gutentagsager von Unhold zu Unheil geschickt. Trotzdem gehörte ich doch früher mehr zu den „undankbaren Hunden“ – allein – diese Dressur sitzt fest!

Wie unendlich viel dazu gehört um die Prinzessin auf der Erbse zu werden, diese erstaunliche Prinzessin, die durch – –

aber ich will dieses Wunder lieber mit Hans Christian Andersens eigenen Worten wiedergeben:

„Die alte Königin ging in die Schlafkammer, nahm alles Bettzeug weg und legte eine Erbse auf den Boden des Bettes, darauf nahm sie zwanzig Matratzen, legte sie auf die Erbse und auch noch zwanzig Eiderdaunenbetten oben auf die Matratzen. Darauf sollte nun die Prinzessin in der Nacht liegen. Am Morgen fragte die alte Königin, wie sie geschlafen habe. ‚O, schrecklich schlecht‘, sagte die Prinzessin, ‚ich habe die ganze Nacht kaum ein Auge geschlossen. Gott weiss, was da im Bett war? Ich habe auf etwas hartem gelegen, so dass ich ganz braun und blau bin am ganzen Körper. Es ist ganz schrecklich!‘ Da konnten sie sehen, dass es eine richtige Prinzessin war, da sie durch die zwanzig Matratzen und durch die zwanzig Eiderdaunenbetten hindurch die Erbse gemerkt hatte. So eine feine Haut konnte nur eine wirkliche Prinzessin haben.

Der Prinz nahm sie dann zur Frau, denn nun wusste er, dass er eine richtige Prinzessin hatte, und die Erbse kam aufs Museum,

Et c'est là le sens de ma légende de la vie à deux.

Quand je dois apparaître devant des inconnus, le sourire officiel me tire les lèvres. C'est sans doute un dressage : on se compose un visage aimable pour dire bonjour, et ainsi on envoie encore aujourd'hui de monstre à disgrâce des petits diseurs-bonjour souriants. Pourtant, je faisais plutôt partie de ces « chiens ingrats » – sauf que – ce dressage est bien ancré !

Que ne faut-il pas faire pour devenir la princesse sur le petit pois, cette princesse étonnante qui – –

mais je préfère dire cette merveille avec les mots de Hans Christian Andersen :

« La vieille reine entra dans la chambre à coucher, retira toute la literie et mit un petit pois au fond du lit. Puis elle empila vingt matelas sur le petit pois, et encore vingt édredons en plume sur les matelas. C'est là-dessus que la princesse dut passer la nuit. Au matin, la vieille reine lui demanda comment elle avait dormi. “Oh, affreusement mal !”, répondit la princesse, “je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit ! Dieu sait ce qu'il y avait dans ce lit ! Je me suis couchée sur quelque chose de si dur que j'ai des bleus sur tout le corps. C'est affreux !” À cette réponse, on reconnut que c'était une vraie princesse, puisqu'elle avait senti le petit pois à travers vingt matelas et vingt édredons. Seule une vraie princesse pouvait avoir une peau si délicate.

Le prince la prit donc pour femme, car il savait maintenant que c'était une vraie princesse, et le petit pois fut placé au musée,

wo sie noch zu sehen ist, falls sie keiner fortgenommen hat.

Seht, das war eine richtige Geschichte!“ –

Und das ist mein Mangel, das ist mein Makel.

Nach so vielen blöden lachenden guten Tagen war DIESER Tag ernst. Beinahe Tränen... Tränen?... Ja, weisst Du denn nicht, wem Du gegenüberstehst? Alles was hinter mir liegt schrumpft zu einem Fleck vor mir auf dem Teppich zusammen: zwei Füße nebeneinander. Oben – wahrscheinlich doch – ein Gesicht, das ich erst später, aus der Distance Zug um Zug begreifen lerne. Niemand lächelt.

Vielleicht sind es ähnliche Erfahrungen, die das Lächeln verhindern? Solche, die den guten Tagen folgten:

oben, wo sich meistens zwei Gesichter befinden wird noch gelächelt, sogar gelacht, vor allem aber geredet, während sich weiter unten, tiefer also, die Knochen in dem schrecklichen Geschäft des Nochstandhaltenmüssens verbiegen. Blauer Mittagshimmel des Frühlings. Wie oft bist Du schwarz geworden, schlagartig; so wie das Drehen beginnt, dass sich plötzliche Auflösen dessen, was man seine Sicherheit nennt. Zumindestens einmal – und es schüttelt mich, wenn ich daran denke, habe ich mit furchtbarer Deutlichkeit das Schwarzwerden gesehen. Die übrigen Male.... „aber nicht immer blickt der Vernichtete zum Himmel auf“. Die bekannte Panik setzt ein und sie hat ihr Gutes, sie foltert bis zur Entscheidung: Flucht.

Auf diese Weise vermindert sich das Gepäck. Allmählich pfeift man, besonders auf die Heimat, obgleich oft in diesem ungeeigneten Moment die absurde Hoffnung Knospen zu treiben beginnt.

où l'on peut encore le voir, à moins que quelqu'un ne soit parti avec.

Voilà une vraie histoire ! » –

Et c'est là mon travers, c'est là ma tare.

Après tant de bons jours riants stupides, CETTE journée était sérieuse. Presque des larmes... des larmes ?... Oui, ne sais-tu donc pas qui te fait face ? Tout ce qui est derrière moi se rétrécit en une tache devant moi sur le tapis : deux pieds côte à côte. Au-dessus – si probablement – un visage que je n'apprendrai à déchiffrer trait par trait que plus tard, avec la distance. Personne ne sourit.

Ce sont peut-être de telles expériences qui empêchent de sourire ? Celles qui suivaient les bons jours :

au-dessus, où se trouvent le plus souvent deux visages, on sourit encore, on rit même, mais surtout on parle, alors que plus bas, c'est-à-dire plus profond, les os se courbent dans la terrible affaire de devoir encore tenir debout. Ciel bleu des midis printaniers. Combien de fois es-tu d'un coup devenu noir ; ainsi le vertige commence, la soudaine dissolution de ce qu'on appelle sa sécurité. Au moins *une fois* – et cela me bouleverse quand j'y pense, j'ai vu, avec une netteté effroyable, le ciel devenir noir. Les autres fois.... « mais l'anéanti ne lève pas toujours les yeux au ciel ». La panique familière survient, et elle a son bon côté, elle torture jusqu'à la décision : fuir.

Ainsi la valise s'allège. Progressivement on s'en fiche, surtout

O menschliches Ungeheuer! Anstatt endlich aufzugeben will ich nach wie vor das, was für mich gemacht ist. Eher glaube ich nicht an meine Existenz. Und damit fahre ich in die Hölle. Und das ist mein Riegel, mein Stolz, mein Vorhang, meine eine Hälfte – Hoffnung und Hoffnungslosigkeit – beinahe alles....

Wie von einem vor langen Zeiten gründlich zerschlagenen Mosaikbild schwimmen die Jahre seine Splitter an meine Ufer. Selten ein grösseres Stück. Da hiess es also sammeln. Sorgfältig Splitter zu Splitter legen. So ist, unendlich langsam, die Ahnung vom „Bild“ entstanden. Was früher feurig war, Eifer, Neugier und Tollkühnheit, ist nun Faulheit geworden. Die blödsinnige Geschwindigkeit meines Lebens hat mich zum Esel gemacht. Gleich fliesst das knochenweichende Elixier der Regungslosigkeit in meine Glieder. Diese Zeiten da ich noch rannte sind vorbei. Weiss der Himmel was ich da immer zu sehen glaubte....

Heute, falls es sich nicht auch um eine optische Täuschung handelt, bewegt sich das „Bild“ auf mich zu, während ich mir den Anschein gebe, erwartungslos im Grossvaterstuhl zu sitzen.

Und das ist meine tückische Art, meine Rache.

Also still jetzt, ganz still, die Hände geöffnet. Diese unbrauchbaren Hände, die, selbst wenn sie fest davon überzeugt sind, sich um etwas geschlossen zu haben, nichts festhalten können. Noch einmal: still. Mit geöffneten Händen, während das „Bild“ sich nähert.

du pays natal, encore que souvent l'espoir absurde se remette à bourgeonner à ce moment inapproprié.

Ô monstre humain ! Au lieu d'enfin abandonner, je persiste à vouloir ce qui est fait pour moi. Autrement je ne crois pas à mon existence. Et comme ça je descends aux enfers. Et c'est là mon verrou, ma fierté, mon rideau, l'une de mes moitiés – espérance et désespérance – presque tout...

Comme une mosaïque méticuleusement brisée il y a longtemps, les années ont déposé ses éclats sur mes rives. Rarement un plus gros morceau. Il a fallu collecter tout cela. Soigneusement ajuster les éclats les uns aux autres. Ainsi est née, avec une lenteur infinie, l'intuition de l'« Image ». Ce qui autrefois était ardent, zèle, curiosité, témérité, est devenu paresse. La vitesse insensée de ma vie a fait de moi un âne. L'élixir de l'immobilité qui ramollit les os coule déjà dans mes membres. Le temps où je courais encore est révolu. Dieu sait ce que je croyais y voir....

Aujourd'hui, à moins que ce ne soit une illusion d'optique, l'« Image » se dirige vers moi, tandis que je semble assise sans rien attendre dans mon fauteuil de grand-père.

Et c'est là ma manière perfide, ma vengeance.

Donc maintenant sage, bien sage, les mains ouvertes. Ces mains inutiles qui, si intimement convaincues de renfermer quelque chose, sont pourtant incapables de tenir quoi que ce soit. Encore une fois : sage. Mains ouvertes, tandis que l'« Image » s'approche.